



Sommaire

- 01 Édito
- 02 Entretien avec Hervé Dumez
- 07 Paul Valéry - Portrait
- 09 Extraits choisis - Paul Valéry

FLORILETTRES n°176 - Paul Valéry

- 10 Artemisia Gentileschi. Carteggio, correspondance
- 12 Dernières parutions
- 14 Agenda septembre 2016

Éditorial

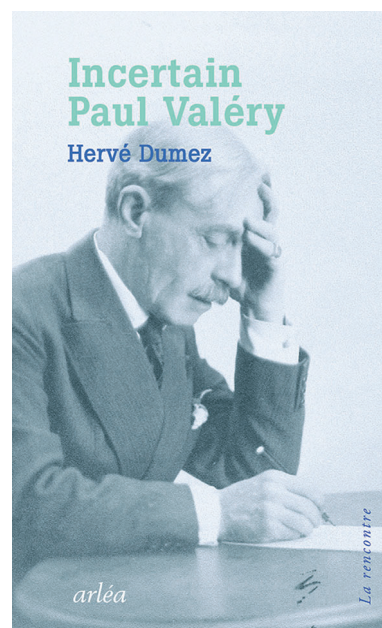
Nathalie Jungerman

« Il me fallut deux ans pour me trouver cette discipline d'un exercice quotidien de l'écriture pour moi-même, la recherche de la pureté et de la précision dans mes cahiers matinaux, qui me durerait jusqu'à ma mort. » Hervé Dumez, *Incertain Paul Valéry*, éditions Arléa, coll. La rencontre, p. 33.

Incertain Paul Valéry raconte, sous la forme d'une autobiographie, la vie de l'écrivain, né à Sète en 1871 et mort à Paris, quelques semaines avant la fin de la Seconde Guerre mondiale. Hervé Dumez a construit son récit à partir des *Cahiers* (faits de carnets, d'agendas, de cahiers d'écolier, de registres et de feuilles volantes) que Valéry a tenus pendant cinquante ans. Chaque matin, il composait des poèmes, dessinait, analysait le fonctionnement de l'esprit en écrivant sur des sujets aussi divers que le langage, les sciences, l'architecture, la littérature, la philosophie, l'histoire, la politique...

Grand admirateur des œuvres de Mallarmé, de Poe ou de Léonard de Vinci, tous maîtres des contraintes formelles et techniques de leur art, Valéry n'a cessé de s'intéresser aux mécanismes mentaux de la création, de tenter d'en connaître les possibilités et les limites à travers un moi simultanément sujet et objet de recherches.

Hervé Dumez, chercheur et enseignant (CNRS-École polytechnique), s'est immergé dans ce vaste champ d'exploration intérieure pour faire entendre la voix de celui qui fut tout à la fois écrivain, poète et penseur. Il propose un texte subtil, vivant qui, d'une certaine manière, se tient à l'écart de la fiction. Une invite à relire Paul Valéry.



Hervé Dumez
Incertain Paul Valéry
Éditions Arléa, coll. La Rencontre dirigée par
Anne Bourguignon, septembre 2016.
128 pages, 17,00 €.

«

Entretien avec Hervé Dumez

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Dans la collection « La Rencontre » des éditions Arléa, vous venez de publier un livre intitulé, *Incertain Paul Valéry*, écrit sous la forme d'un récit autobiographique. Pourquoi avoir choisi l'écriture autobiographique pour raconter la vie de l'écrivain ?

Hervé Dumez D'une part, il existe de très bonnes biographies de Paul Valéry et il n'était pas utile d'en publier une nouvelle. D'autre part, l'idée d'un récit à la première personne s'est imposée à moi pour essayer de faire entendre la voix de l'écrivain, si particulière, qui n'est pas toujours perceptible dans les essais biographiques. Il s'agit de la voix en tant que présence dans le texte et présence au monde.

Il y a une dizaine d'années, je me suis immergé dans son œuvre, les textes publiés et les cahiers, et j'ai commencé à rédiger ce livre. Bien avant, quand j'étais encore au lycée, je me souviens avoir vu *Monsieur Teste* à la Comédie française avec Pierre Dux dans le rôle titre, et avoir lu *Le cimetière marin* et *L'Introduction à la méthode de Leonard de Vinci*.

Pour l'écriture de ce livre, vous êtes vous penché sur sa correspondance et plus particulièrement sur ses *Cahiers* dans lesquels le moi est objet privilégié d'étude ?

H.D. Je me suis appuyé sur ses *Cahiers* davantage que sur sa correspondance, et je n'ai pas utilisé sa correspondance amoureuse. Les *Cahiers* contiennent des textes de réflexion et présentent de nombreux éléments autobiographiques. Pour quelqu'un qui détestait le moi et les étalages du moi, c'est assez étonnant. En réalité, Valéry n'a cessé de travailler sur lui-même, mais pas dans le genre autobiographique. Il s'est interrogé, à partir d'une réflexion à propos de

lui-même, sur le travail de la pensée, sur l'acte poétique, et plus généralement « poïétique » au sens grec de la *poïesis* comme faire ou processus créatif. Il avait envisagé de rassembler toutes ses notes en un livre idéal, et l'expression « Concerto pour cerveau seul » aurait pu en être le titre. Il était fasciné par cette impression d'avoir en lui plusieurs moi, ou porteurs de multiples possibilités.

On retrouve parfois des phrases de Valéry dans votre récit, elles se mêlent subtilement à votre narration. Par exemple, cette citation qui évoque l'autonomie du texte littéraire, page 59, dans votre livre : « Après tout, mes vers ont le sens qu'on leur prête. » Paul Valéry écrit en 1929 dans un commentaire de *Charmes* (*Œuvre I* p. 1509.) : « Mes vers ont le sens qu'on leur prête. Celui que je leur donne ne s'ajuste qu'à moi, et n'est opposable à personne. »

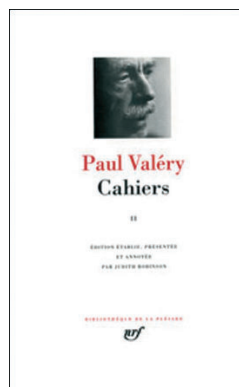
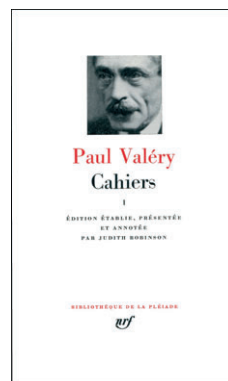
H.D. Mon projet tournait autour de cette problématique : ne pas brouiller la voix de Paul Valéry par ma propre voix, ce qui était difficile techniquement. Et j'espère avoir réussi le mieux possible à m'effacer. Je ne suis pas capable de donner un ordre de grandeur quant à la proportion des extraits qui sont de Paul Valéry dans ce livre. Au moment où je l'ai écrit, j'étais tellement imprégné de son œuvre, que j'ai d'ailleurs pu utiliser des phrases de lui en pensant qu'elles étaient miennes. Je sais, en revanche, que j'ai choisi de ne pas reformuler avec mes propres mots les passages qui concernent les sujets les plus intimes.

Quant à la citation dont vous parlez, elle fait effectivement référence à l'idée que le texte finit par devenir autonome, n'appartient plus à l'auteur mais au lecteur, et que le lecteur peut et doit l'interpréter à sa



Hervé Dumez
© N. Jungerman, 30 août 2016

Ancien élève de l'École Normale Supérieure-Ulm, **Hervé Dumez** est chercheur au CNRS et directeur de l'Institut Interdisciplinaire de l'Innovation. Il enseigne à l'École polytechnique et dirige le Centre de recherche en gestion. Il vient de publier aux éditions Arléa, *Incertain Paul Valéry*.



Paul Valéry
Cahiers, tome I,
Gallimard, la Pléiade, 1973
et tome II
Gallimard, la Pléiade, 1974
Édition établie, présentée et annotée
par Judith Robinson

La totalité des *Cahiers* est consultable en fac-similé à la bibliothèque du Centre Georges-Pompidou de Paris. Réédition, Gallimard, 2009.

manière. Valéry avait suivi les cours d'un professeur à la Sorbonne sur ses œuvres poétiques et cela l'avait beaucoup étonné.

Dans ses Cahiers, il s'interroge sur les fonctions de l'esprit, étudie l'acte de penser, d'écrire ou de créer. La configuration des faits psychiques renvoie à plusieurs modèles scientifiques issus des mathématiques ou de la physique et notamment du principe d'incertitude (en mécanique quantique). Est-ce en référence à l'un de ces modèles que vous avez choisi d'intituler votre récit « Incertain Paul Valéry » ?

H.D. Ce n'est pas pour cette raison. Je l'ai appelé « incertain » parce qu'il a donné l'image de quelqu'un empreint de certitude, de solidité et alors que cette image se construisait sur une fragilité essentielle. C'était quelqu'un d'extrêmement émotif et il s'est construit contre sa faiblesse, comme il le dit lui-même. Cette incertitude sur soi-même l'a accompagné toute sa vie.

Mais il est vrai que Valéry était fasciné par les sciences et les scientifiques. Il s'est même mis à faire des mathématiques à une période où il avait plus ou moins abandonné la poésie. Je ne sais pas s'il est arrivé à un niveau très élevé mais en tout cas, il s'y est beaucoup intéressé. C'était une manière aussi de faire un « pied de nez » à sa jeunesse littéraire et aux professeurs de son enfance. Par ailleurs, ce qu'il dit sur la science est assez original. Cette époque, marquée par le développement de la mécanique quantique, par Einstein avec qui Valéry a eu des contacts, était extraordinaire d'un point de vue scientifique. On était en pleine révolution théorique. Mais il s'intéressait de la même façon à l'histoire, à la peinture, à la musique... À 20 ans, il a décidé d'exercer sa pensée, d'être intelligent sur n'importe quel sujet sans être spécialisé, tous les jours pendant 4 ou 5 heures jusqu'à la fin de sa vie, il y a là une aventure humaine exceptionnelle. Je suis chercheur et censé être intelligent sur mes sujets de recherche, mais lui, a fait fonctionner

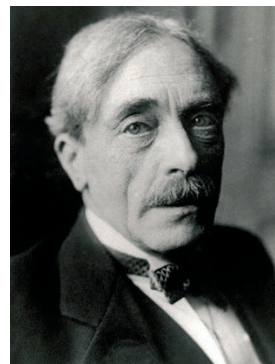
son cerveau comme un instrument capable d'aborder tous les domaines possibles ou presque.

Il y a un chapitre dans votre livre qui témoigne du travail d'écriture de Paul Valéry, (sur *La Jeune Parque* puis *Le Cimetière marin*). On a l'impression de lire un journal d'écriture, d'assister en direct aux tâtonnements de la recherche, ou d'être dans une sorte de laboratoire sur la génétique du texte.

H.D. J'ai eu beaucoup de plaisir et d'intérêt à écrire ce chapitre sur la création poétique. Tenter de mettre en récit la production des poèmes constituait pour moi un défi. Le risque était d'être un peu trop didactique. J'ai utilisé les travaux des chercheurs qui ont étudié les manuscrits de Valéry, notamment ceux de Bruce Patt sur « Les premiers états de *La Jeune Parque* » et de Llyod James Austin sur *Le Cimetière marin*. Les indications que je donne proviennent de ces travaux. Les manuscrits successifs permettent en effet de voir la poésie se construire. Ce qui intéressait particulièrement Valéry c'étaient les règles, la rime, le vers assez classique qui suscitaient pour lui des problèmes d'ordre quasiment mathématique. Il s'étudiait écrivant et pensait d'ailleurs que les discussions entre écrivains auraient dû être de nature technique, tellement ce sujet était important pour lui. Le texte d'Edgar Poe sur l'écriture du *Corbeau* l'avait beaucoup marqué dans sa jeunesse.

D'ailleurs, Valéry écrit sous votre plume à propos de *La Jeune Parque* : « Peut-être cet allègement vint-il du fait que c'était moins le poème en lui-même qui m'intéressait que de me voir, de m'étudier l'écrivain. » On remarque aussi l'importance de la musique chez Valéry. L'allègement dont il est question est de l'ordre de la tonalité... Le son et le sens sont pour lui indissociables et font l'objet d'une constante recherche...

H.D. En effet. Pour ce long poème qu'est *La Jeune Parque*, il a introduit



Paul Valéry (1871-1945)

Œuvres

- Introduction à la méthode de Léonard de Vinci (1895)
- La Soirée avec monsieur Teste (1896)
- Essai d'une conquête méthodique (1897)
- La Jeune Parque (1917)
- La Crise de l'esprit (1919)
- Le Cimetière marin (1920)
- Album de vers anciens (1920)
- Charmes (1922)
- Eupalinos ou l'Architecte (1921)
- L'Âme et la danse (1923)
- Variété I (1924)
- Propos sur l'intelligence (1925)
- Monsieur Teste (1926)
- Variété II (1930)
- Regards sur le monde actuel (1931)
- Amphion (1931)
- Pièces sur l'art (1931)
- L'idée fixe ou Deux Hommes à la mer (1932)
- Discours en l'honneur de Goethe (1932)
- Sémiramis (1934)
- Notion générale de l'art (1935)
- Variété III (1936)
- Les Merveilles de la mer, avec Abel Bonnard (1937)
- Degas, danse, dessin (1938)
- Discours aux chirurgiens (1938)
- Variété IV (1938)
- Mauvaises pensées et autres (1942)
- Tel quel (1941, puis 1943) (Cahier B 1910; Moralités; Littérature et Choses tues)
- Dialogue de l'arbre (1943)
- Variété V (1944)

Posthumes :

- Mon Faust (1946)
- L'Ange (1947)
- Histoires brisées (1950)
- Lettres à quelques uns (1952)
- Correspondance de Paul Valéry s'étageant tout au long de sa vie.
- Vues (1948)
- Œuvres I (1957)
- Les Principes d'anarchie pure et appliquée (1984)
- Corona et Coronilla (2008)
- Lettres à Jean Voilier. Choix de lettres 1937-1945 (2014)

· Édition intégrale des Cahiers (publication en cours, plusieurs volumes déjà parus). Ces volumes reproduisent un texte plus riche que celui repris par la collection de la «Pléiade»

un climat émotionnel qui évolue comme un récitatif. Il avait été marqué notamment par le récitatif chanté d'un opéra de Gluck auquel il avait assisté. J'ai tenté de mettre en récit sa recherche, ses hésitations à trouver le son et le sens appropriés.

« Le contenu ne compte qu'en ce qu'il appelle l'invention d'une forme dans laquelle il puisse se couler et s'exprimer très exactement » (p. 82) peut-on lire dans votre texte. S'agit-il d'un effort constant de l'écriture, de sa pratique expérimentale et performative pour aboutir à une poésie au sens large ?

H.D. Oui, ce en quoi Valéry n'est pas philosophe, je pense. Il analyse des choses concrètes se refusant à être, selon sa propre expression « préposé aux choses vagues ». Il s'efforce de déchiffrer le secret intime de l'esprit en train de créer le poème dans un travail de précision et de mise en forme, un travail savant sur un matériau surgi du hasard. À propos de la genèse du *Cimetière marin*, il explique qu'il a créé ce texte à partir d'un rythme qui s'est imposé à lui alors qu'il marchait dans la rue. Le poème est donc né d'une forme qui lui était apparue, d'une musique sans paroles. Mais je pense qu'on peut dire la même chose de presque tous ses textes. *Monsieur Teste*, par exemple, n'est pas un roman mais un récit d'un type très particulier. *Eupalinos* qui était une commande pour une préface à un ouvrage sur l'architecture a pris la forme d'un dialogue. L'association d'architectes lui avait demandé de rédiger une introduction au caractère près, 115 800 signes pour être précis. Ceci paraissait étrange mais correspondait exactement au type de problème qui l'intéressait. Il s'est donc interrogé sur la forme qui pouvait répondre parfaitement à la contrainte et a trouvé la solution au problème dans le dialogue, car celui-ci lui permet assez facilement de rajouter ou ôter des répliques pour arriver au nombre de caractères requis.

Par ailleurs, *Eupalinos* est écrit à un moment (1921) où son auteur est au bord du suicide, en pleine affaire dramatique avec Catherine Pozzi. Ce

travail a été une façon de se sortir de ce problème personnel.

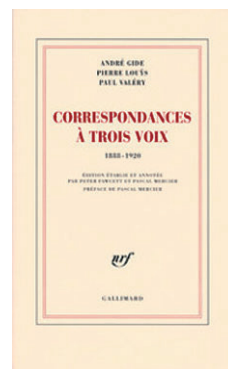
Vous avez écrit en 2012 et 2015, deux articles qui portent sur Valéry : « Paul Valéry et la pensée managériale et organisationnelle » (in Germain Olivier, *Les grands inspireurs de la théorie des organisations*. Tome I, 2012) et « Léonard de Vinci : introduction à la méthode de Paul Valéry », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 11, n° 1, 2015). Pourquoi cet auteur, et en quoi est-il proche de vos recherches et des cours que vous dispensez à l'École polytechnique et qui ont pour sujet « L'entreprise et la société » ?

H.D. Valéry avait une certaine connaissance des affaires ayant été pendant des années secrétaire d'Édouard Lebey, un administrateur de l'agence Havas. Il était donc, en tant qu'observateur, au cœur du système économique et financier français. Il a aussi écrit des textes très intéressants sur l'action et la décision. Il n'était finalement pas si surprenant de rapprocher Valéry de la pensée managériale...

Dans l'autre article, je suis revenu sur son *Léonard*. Un texte difficile, déroutant, mais magnifique, et qui traite déjà lui aussi de la poésie, de cette capacité que montre Léonard à aborder la peinture, bien sûr, mais aussi l'urbanisme, la sculpture, les mathématiques, l'ingénierie militaire.

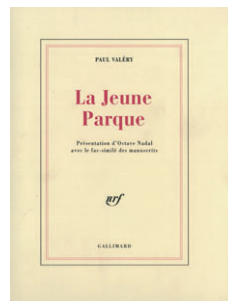
Valéry a fait preuve de lucidité face au Pétain de la Seconde Guerre mondiale...

H.D. Il était plutôt programmé pour être pétainiste et il ne le sera pourtant pas. Jeune, il est antidreyfusard, et la plupart des antidreyfusards ont ensuite soutenu Pétain. Il reçoit ensuite ce dernier à l'Académie française, saluant le vainqueur de Verdun. Cependant, dès le début de la politique de collaboration, Valéry prend ses distances. Il fait échouer une motion portée par un certain nombre d'académiciens pour soutenir leur collègue après l'entrevue de Montoire avec Hitler. Valéry a toujours été



André Gide, Pierre Louÿs, Paul Valéry
Correspondances à trois voix (1888-1920)
Édition de Peter Fawcett et Pascal Mercier. Préface de Pascal Mercier Gallimard, Collection Blanche, juin 2004.

En donnant en un seul volume les correspondances Gide-Louÿs et Louÿs-Valéry, cette publication éclaire le rôle d'« entraîneur » joué par Pierre Louÿs dans les débuts littéraires de ses deux amis et le fait que, dans un premier temps, le « trio » qu'il forme avec eux fut bien plus complémentaire que leurs évolutions ultérieures ne le laisseraient deviner. L'intérêt de ces premiers échanges tient à une commune ferveur littéraire qui se manifeste en particulier dans le lancement de quelques revues (*Potache-Revue*, *La Conque* et *Le Centaure*). Les germes de la création, les tâtonnements exprimés par leurs juvéniles poèmes, les réciproques critiques qu'ils se font traduisent, sinon leur totale communion d'esprit, du moins des credo esthétiques communs et une même ambition artistique. Après la mise en sommeil des visées littéraires de Valéry à l'automne 1892 et la brouille définitive intervenue entre Gide et Louÿs en 1896, la correspondance entre Louÿs et Valéry connaît une certaine chute de tension jusqu'à ce que la remise en marche de « l'ouvrier » poétique devienne le prétexte d'échanges enflammés où ils retrouvent les enthousiasmes de leur jeunesse. Ces lettres presque quotidiennes des années 1916-1917 brassent une foule d'idées et de réflexions qui vont nourrir la création de Valéry avec *La Jeune Parque* et les poèmes de *Charmes*, tandis que Louÿs accepte avec bonne grâce de servir de miroir et de joueur à son ami plus doué.



Paul Valéry
La Jeune Parque
Nouvelle édition du manuscrit autographe, du texte de l'édition de 1942, des états successifs et brouillons inédits du poème, avec une présentation et une étude critique des documents par Octave Nadal. Gallimard, Collection Blanche, 1992.

conservateur, attaché à l'armée, très franco-français et patriote de manière assez spontanée mais il n'a jamais eu de propos antisémites. Il est connu et reconnu à Londres pour son discours à l'Académie, en 1941, à la mort du philosophe français Henri Bergson, né de parents juifs polonais et anglais. Quelques lignes au début du texte commentent l'état de la France de l'époque et le discours est perçu comme un discours de résistance, notamment à Londres. À la Libération, il est donc invité par De Gaulle, qui de surcroît l'admire comme écrivain. Tout en étant patriote « très premier degré », Valéry défend pourtant l'Europe et développe une vision de la France dans l'Europe. À part l'épisode antidreyfusard de sa jeunesse, il s'est peu trompé dans une époque qui appelait aux grandes erreurs. Ce qui le rend sympathique par sa lucidité.

Valéry était considéré par la critique comme démodé ou daté après sa mort en 1945. Nathalie Sarraute, notamment, publie en 1947 un texte contre Valéry...

H.D. Après-guerre, il est en effet critiqué. Si l'on rapproche sa poésie de celle, contemporaine d'Apollinaire qui est son cadet de 9 ans, on voit d'un côté un poète de la modernité et de l'autre un poète paraissant un peu désuet, aux vers peut-être trop lisses, trop polis, trop traditionnels. À l'époque, il a pourtant un succès phénoménal, et devient la grande figure de la littérature française, idolastrée. C'est justement cette vénération sans réserve, ce côté « penseur officiel » qui selon Nathalie Sarraute rend déconcertante la lecture de son œuvre. La génération des années cinquante/soixante le lisait encore, avec un respect passionné. Ensuite, il est tombé en désuétude et je pense qu'on a versé dans l'excès inverse. Il y a de très belles choses dans sa poésie qui n'est pas aussi vieillotte qu'on le dit souvent, parfois des merveilles. Je pense à ce poème très beau dans sa simplicité qu'il a écrit un matin de neige sur Paris. C'est un enchantement. Paradoxalement, il avait aussi une grande imagination romanesque. Ses projets de

romans sont fabuleux, mais il détestait ce genre littéraire, et il ne les a pas menés à bien. On lui a aussi beaucoup reproché d'être une sorte de polygraphe, écrivant trop et sur tous les sujets.

Vous rappelez dans votre livre le rapport entre Paul Valéry et André Breton, et la dédicace cruelle que fait ce dernier dans un exemplaire du *Manifeste du surréalisme*, À Paul Valéry, 1871-1917. 1917, date de la parution et de la lecture dans un salon littéraire de *La Jeune Parque*...

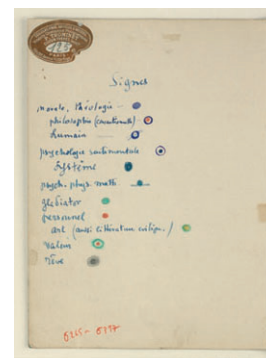
H.D. Breton a été un grand admirateur de Valéry, il aimait particulièrement *Monsieur Teste* qui donne l'impression d'avoir été écrit par un homme de 60 ans alors que Valéry n'en avait que 23 à l'époque. Ils sont devenus très proches, dès le début de leur rencontre, notamment parce que Valéry a beaucoup aidé son jeune collègue vis-à-vis de sa famille. Cependant, leurs divergences de conception sur l'art poétique ont entraîné des tensions. Puis Breton a considéré que Valéry était devenu un personnage officiel et les tensions se sont transformées en une rupture extrêmement brutale et douloureuse. La dédicace de Breton est d'une violence inouïe, comme si Valéry était mort après avoir publié *La Jeune Parque*. Les Surréalistes n'étaient pas des tendres. Valéry rêvait d'être pour Breton ce que Mallarmé avait été pour lui, géniteur d'exigence. Il lui avait conseillé de composer d'abord des sonnets à la forme parfaite, et Breton a bien sûr refusé. Les tentatives surréalistes étaient l'inverse de toute la pensée et la production de Valéry.

Il faut évoquer aussi le « silence » de Paul Valéry, sa distance par rapport à la publication, à la célébrité... Il revient à la poésie sous l'influence de Gide...

H.D. Oui, il connaît d'abord une certaine notoriété dans des cercles littéraires assez restreints liés à Mallarmé. Il est alors âgé d'une vingtaine d'années. Puis, lors de la fameuse « nuit de Gênes » d'octobre 1892, il décide d'écarter toute pulsion et toute pas-



Fonds Paul Valéry. Cahiers originaux. CCV, 1894



Fonds Paul Valéry. Cahiers originaux. CCLXXXIV-CCCVI 1918, n° 1 (sur 3)



Fonds Paul Valéry. Cahiers originaux. CCLXXXIV-CCCVI 1918, n° 1 (sur 3)

sion pour se consacrer aux fonctionnements de l'esprit. Il ne publie plus de poésie et s'adonne à l'écriture quotidienne de ses *Cahiers*. Pendant le premier conflit mondial, il ressent la guerre très fortement, essaie de lutter contre l'émotion qui le gagne, se remet à la poésie en pensant à l'effondrement de l'Empire romain et à ceux qui continuaient à écrire des vers latins dans un contexte d'écroulement général. Avec *La Jeune Parque*, poème publié en 1917 et écrit en écoutant à la radio avec angoisse les communiqués officiels sur les combats en cours, Valéry brise un long silence.

Vous évoquez à travers le « je » autobiographique la liaison qui aura duré huit ans entre Paul Valéry et Catherine Pozzi. Une rencontre dont il est question dans son *Journal* et dans lequel elle confie « son très haut amour », « son enfer »... Quelques mots sur leur relation ?

H.D. Cette relation amoureuse et intellectuelle, passionnée et destructrice pour l'un comme l'autre, a duré huit ans. Une liaison terrible, aggravée par la maladie de Catherine Pozzi. Leur rencontre en 1920 a débuté par une conversation sur les nouvelles théories physiques contemporaines. Valéry a été très surpris de pouvoir discuter de ce sujet avec une femme, qui plus est au départ autodidacte. Catherine Pozzi était poète, avide de philosophie et de chimie, de mathématiques et de biologie. Elle n'avait passé son baccalauréat qu'à 37 ans. Elle a tenu son *Journal* jusqu'à la fin de sa vie.

Je me suis intéressé à cette relation du point de vue de Valéry. Tout ce qu'il avait essayé d'endiguer depuis qu'il était jeune, c'est-à-dire ses émotions, revenait en force. Les poèmes qu'il a écrits à Catherine Pozzi - et ceux qu'il écrira plus tard à Jean Voilier (de son vrai nom Jeanne Loviton) - sont plutôt mauvais selon moi. Ce n'est pas du Valéry. Pour autant, cette période a été très créative. Lorsque Valéry entre dans une complète dérive, il se débat et réussit finalement à s'en sortir. A-t-il été très élégant dans cette affaire ? Je ne sais pas. Je ne voulais pas rentrer dans ces considérations et j'ai été précautionneux sur ce plan. Je n'ai pas souhaité me servir de la correspondance échangée avec Catherine Pozzi, par exemple, j'ai plutôt utilisé ce qu'il dit dans les *Cahiers*, ce qu'il écrit et pense pour lui de cette crise. Il est profondément atteint mais fait preuve d'une volonté acharnée pour essayer de s'en sortir. Il écrit *Eupalinos*, ce très beau texte, lumineux, à un moment où le drame est à son paroxysme. C'est en quoi il me paraît « incertain ». Ses émotions, déclenchées par des objets extérieurs, le submergent complètement, mais il lutte désespé-

rément pour se reconquérir soi-même en analysant des fonctionnements, en essayant de trouver des solutions dans la production et la création. On semble ne pas être loin de la notion de sublimation conceptualisée par Freud.

Pour conclure, est-ce que dans cette rencontre avec Paul Valéry vous avez livré un peu de vous-même ?



Fonds Paul Valéry. Cahiers originaux. CCLXVI Cahier 150, 1933

H.D. Une grande question que se sont posée mes deux filles ! Deux thèses différentes se dégagent : la première se demande s'il n'y aurait pas dans ce récit des éléments autobiographiques d'Hervé Dumez et la seconde, fort justement, fait remarquer que beaucoup de passages écrits à la première personne sont de toute évidence très étrangers à Hervé Dumez, et donc bien de Valéry !

Je suis incapable en réalité de répondre à cette question. Si Paul Valéry me fascine, c'est pour plusieurs raisons, dont certaines

probablement très personnelles. Sans doute ai-je livré un peu de moi-même dans la façon d'écrire, de présenter les choses, mais je suis mal placé pour analyser le phénomène. Des phrases dans ce livre sont purement de Paul Valéry, d'autres sont réécrites pour les besoins de la narration. Le reste est d'Hervé Dumez, mais d'un Hervé Dumez extrêmement imprégné de Valéry et cherchant de plus à ne pas masquer la voix de Valéry par l'irruption incongrue de la sienne. Plusieurs fois, on a reproché à Umberto Eco d'avoir pillé Borgès et il a un jour répondu par un très beau texte qui résume toute la complexité de ce type de situation. Eco explique : « je suis un grand lecteur de Borgès et, effectivement, des éléments chez moi viennent directement de lui. Mais, l'ayant beaucoup lu, il est également possible que des choses dont j'ai l'impression qu'elles viennent de moi proviennent en fait de lui sans que j'en ai conscience. Enfin, troisième phénomène, Borgès et moi, avons lu les mêmes auteurs et avons été influencés par eux. Dès lors, on peut avoir l'impression qu'Eco cite du Borgès, alors que lui et Borgès citent en réalité un auteur plus ancien qui les a inspirés tous les deux. » Valéry est d'ailleurs très conscient de ces phénomènes d'influence, de reprise, de « digestion » de ceux qui nous ont précédés : « Rien de plus original, » écrit-il, « rien de plus soi, que se nourrir des autres - mais il faut les digérer. »

Paul Valéry Portrait

Par Corinne Amar

Il n'est qu'à se remémorer la somptuosité charnelle des premiers vers qui introduisent *Le Cimetière marin* (poème datant de 1920) ; *Ce toit tranquille, où marchent des colombes / Entre les pins palpite, entre les tombes / Midi le juste y compose de feux / La mer, la mer, toujours recommencée (...)* / ; les derniers vers qui l'achèvent : *Le vent se lève ! . . . il faut tenter de vivre ! / L'air immense ouvre et referme mon livre / La vague en poudre ose jaillir des rocs ! / Envolez-vous, pages tout éblouies ! (...)* /, relire le poème, tout entier lyrique, incarné, pour ressentir une infinie sympathie pour Paul Valéry (1871-1945).

Ses fervents lecteurs diront de lui qu'il fut un immense essayiste, un écrivain non conformiste à la langue « hyperclassique » – il dira de lui-même qu'il travaillait « savamment, longuement (...) avec des choix jamais achevés ». Ses poèmes, dès l'âge de vingt-cinq ans, lui valurent une réputation précoce dans le milieu littéraire de la fin du XIXe siècle, mais il traversa une crise existentielle qui lui fit abandonner la poésie, et à l'issue de laquelle il composera deux chefs-d'œuvre à la suite ; *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* (1895) – *Si légèrement que je l'eusse étudié, ses dessins, ses manuscrits m'avaient comme ébloui* – et *La soirée avec Monsieur Teste* (portrait de l'écrivain en héros de soi-même, en 1896). C'est sous l'influence amicale de Gide notamment qu'il reviendra à la poésie, en 1917, avec *La Jeune Parque*, ce long poème de 512 vers, publié à la demande de l'éditeur Gaston Gallimard. Élu à l'Académie française dix ans plus tard, perpétuel inquiet quant à la pérennité de la civilisation, il n'aura de cesse de s'interroger sur la légitimité comme sur l'avenir de l'écriture, ivre de volonté, et dans la défaite toujours recommencée du moi.

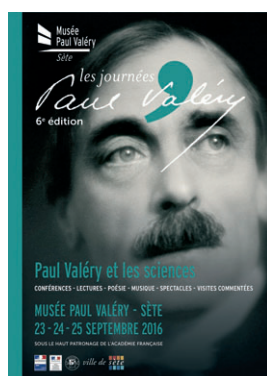
Valéry naît et grandit à Sète en 1871. Dans un extrait d'une conférence (Paris, 15 février 1934) intitulée *Inspirations méditerranéennes*, évoquant sa naissance, son enfance baignée par la mer, le port, la lumière, il soulignait cet éblouissement sans pareil : « (...) je suis né dans un de ces lieux où j'aurais aimé de naître ». Adolescent, il lit Hugo, Gautier, Baudelaire, Flaubert, découvre « le style, l'art abstrait de l'écriture » ; à l'âge de vingt ans, il rencontre l'œuvre de Mallarmé (son

aîné de vingt-neuf ans) et, sous le choc, vit une profonde transformation intellectuelle. Ses exacts contemporains et amis seront Gustave Fourment, Pierre Louÿs, André Gide ; le premier, futur sénateur du Var, avec qui il entretient une correspondance jusqu'en 1933 est son unique confident, jusqu'à sa rencontre avec Louÿs, en mai 1890. C'est grâce à ce dernier que Valéry rencontrera Gide, autre amitié essentielle, dans une période féconde de poésie. Période aussi des premières aquarelles, des premières peintures. Pauvre, à la différence de ses amis Louÿs et Gide, il a besoin d'argent, et sur les conseils de Huysmans, fonctionnaire au ministère de la Guerre, il passe le concours de « commis-rédacteur » et entre lui aussi au ministère de la Guerre en 1897. Trois ans plus tard, il sortira de ce poste poussiéreux en devenant le secrétaire particulier d'Édouard Lebey, administrateur de Havas – fonction dont il s'acquittera avec conscience, plus de vingt ans, jusqu'à la mort de celui-ci, en 1922. Mariage en 1900, bourgeois et sage, trois enfants. Il est agnostique, elle est bigote. Il attendra 1920 et la presque cinquantaine, pour connaître tous les bouleversements de l'âme amoureuse ; avec la poétesse Catherine Pozzi d'abord – elle a trente-deux ans -, et leur liaison durera jusqu'en 1928 ; lui succéderont ; la sculptrice Renée Vautier, en 1931, l'enseignante Émilie Noulet, en 1934 – laquelle le quittera trois ans plus tard pour épouser un diplomate, puis cette même année, la romancière Jeanne Loviton, dite Jean Voilier à qui il enverra, sept années durant, quelque six cent cinquante lettres témoignant de l'extraordinaire passion qui l'animait, tout entier qu'il était, livré à cette dernière liaison solaire. Il a soixante-six ans alors, elle en a trente-six (*Lettres à Jean Voilier, Choix de lettres 1937-1945*, Gallimard, 2014). Avocate stagiaire, journaliste, romancière, éditrice, elle est brillante. Lettres splendides d'amour et d'abandon, de grâce et de reconnaissance, où il s'en remet à elle, où le soi alors, mêle sans distinction l'œuvre et la vie. « Tu m'as donné les plus entièrement tendres, les plus parfaites heures de ma vie (...) Et en vérité, depuis que nous nous voyons je ressens cet accord exceptionnel sonner de plus en plus fort dans la substance de ma vie même (à Jean Voilier, 1940). » « Trois heures trente [29 juin 1943] : Te voilà parti, Amour... Te voilà partie, chérie... Et déjà je te cours après... Il n'y a pas de travail après toi. (...) Je me tiens de tout mon cœur pour être sage. Pour ne pas pleurer chaque minute non-toi. En vérité, quand tu fuis ou que je m'en vais, force, poésie, raison d'être, tout s'en va, et il me semble que je vis sans cause. (op. cité p. 373) » Elle lui est tout ; sur ses lettres, il écrit, il calligraphie, il dessine, ultime chant d'amour consacré. Elle lui sera proche, malgré sa rencontre avec l'éditeur Robert Denoël

avec qui elle envisage le mariage, elle lui sera proche, malgré la déchirante séparation le 1er avril 1945 (quatre mois avant la mort du poète). Moins de vingt ans plus tôt, en 1927 (année de sa nomination à l'Académie française), il publiait cet opus de cent cinquante-quatre pages, sorte d'autoportrait énigmatique, fragmentaire, ascète de la lucidité, observateur du monde et de lui-même... « Ce personnage de fantaisie dont je devins l'auteur au temps d'une jeunesse à demi littéraire, à demi sauvage ou... intérieure (...)... *Teste* fut engendré (...) pendant une ère d'ivresse de ma volonté et parmi d'étranges excès de conscience de soi. J'étais affecté du mal aigu de la précision. Je tendais à l'extrême du désir insensé de comprendre (...) », écrivait-il, en préface à *La soirée avec Monsieur Teste* (Paul Valéry, *Œuvres*, tome II, Gallimard, La Pléiade, 1960, p. 11) – portrait d'où naîtra cette réflexion « À force d'y penser, j'ai fini par croire que M. teste était arrivé à découvrir des lois de l'esprit que nous ignorons – en vue de répondre – ou plus exactement de devenir la réponse même – à cette question : « Que peut un homme ? »

Alors, Paul Valéry, moderne, démodé (comme disait Roland Barthes de sa poésie) ? En tous cas, prosateur et penseur d'une langue qui lui appartenait, passée par le désert et par l'abondance, telle un lent murmure ébloui, un souffle à la fois, alangui et tendu comme un arc, figure ensemble de la douleur et du plaisir, remuée de blessures et de sanglots, comme dans les vers de *La Jeune Parque* : « Qui pleure là, sinon le vent simple, à cette heure / Seule, avec diamants extrêmes ?... Mais qui pleure / Si proche de moi-même au moment de pleurer ? »... Francis Ponge qui l'admirait, dans un portrait qu'il lui consacrait (*Le magazine littéraire*, mars 1982), évoquait chez Valéry « son beau visage, émacié, ascétique, si marqué par le souci intellectuel qui le caractérisait (...) ».

Il avait des yeux gris qui jetaient parfois de froides étincelles, et roulait entre ses doigts minces des cigarettes qu'il pinçait par le milieu...



Les Journées Paul Valéry Musée Paul Valéry Sète, les 23, 24 et 25 septembre 2016

Du 23 au 25 septembre 2016, le Musée Paul Valéry organise **les Journées Paul Valéry**, qui ont pour thème cette année « Paul Valéry et les sciences ».

Comme chaque année depuis la première édition en 2011, il s'agit d'un rendez-vous international per-

mettant une découverte ou redécouverte de l'écrivain à travers des voix multiples : voix de spécialistes de l'auteur, voix de poètes, voix de comédiens et de chanteurs et ou de musiciens. Ainsi, durant trois jours, conférences, spectacles, lectures poétiques et musicales se succèdent pour présenter à un large public l'œuvre du poète.

Sont notamment attendus Salah Stétié, poète libanais de langue française, Nenad Milosevic, poète serbe, Philippe Delaveau, poète français, et des universitaires comme Michel Jarrety, biographe de Paul Valéry et Kunio Tsunekawa, directeur du Centre d'études valéryennes au Japon.

http://museepaulvalery-sete.fr/Les_Journees_Paul_Valery.php

Extraits choisis

Paul Valéry / Hervé Dumez

Hervé Dumez
Incertain Paul Valéry
Éditions Arléa, coll. La Rencontre, 2016.

Jeunesse

Personne ne s'était inquiété de l'heure matinale : la bonne m'avait emmené au jardin public. J'avais moins de deux ans et j'étais tout empesé des atours dont on vêtail les garçons en ce temps-là : cascade de colerettes et robe blanche. Un jeune militaire aux moustaches cirées nous attendait et le couple impatient disparut bientôt dans les buissons ombrageux. Demeuré seul dans le soleil, je me regardais dans le bassin, jetant avec ardeur quelques poignées de cailloux, puis me penchai pour les voir briller au fond. Un passant dans l'allée s'intrigua d'un cygne qui lentement lui parut couler : mes colerettes et ma robe flot-tantes me sauvèrent sans doute avant qu'il n'ait le temps de me repêcher tout suffoquant. Ramené chez moi, je vois mon grand père, rouge à éclater, hurler qu'il allait tuer la bonne.

Ce souvenir, mon plus lointain, quel est-il ? Regardez-le : la description ne restitue pas ce que j'ai observé, mais ce que peut former un tiers qui n'a pas vu la scène. Nos souvenirs, nos émotions sans doute, viennent des descriptions de romanciers, des images fournies par les peintres. Ils ne sont pas issus de nous et nous les partageons tous dans leur banalité. C'est pourquoi les romans se vendent et pourquoi je répugne à écrire ce que je crois avoir vu alors que je ne l'ai perçu que par le regard des autres sans même m'en apercevoir.

[...]

Aux vacances, on m'emmena à Gênes. Le choc fut tel que cette ville reste, à tout jamais, celle que je porte en moi. Pas tant pour ses clochers, ses monts, ses fumées, ses palais aux toits rosés, ses labyrinthes de ruelles qui montent, se croisent, et finissent toujours sur le port, mais parce qu'aucune cité n'est étouffée comme elle entre une montagne abrupte et la mer, condamnée à creuser, poser des soutènements, renforcer, aller chercher au loin tout ce qui lui manque pour vivre, démolir pour rebâtir, Une ville qui se fait et se refait sans cesse. Gênes me parle comme aucune autre : il en va de même pour moi, pour nous – il n'y a qu'une chose à faire : se refaire. Ce n'est pas simple.

Le retour au poème

L'objet se précise donc à mes yeux : un poème long, jouant sur les changements de ton de la voix, aboutissant à une mort modulée, par substitutions insensibles, indolores... sans que l'on puisse dire à quel moment il y a quelque chose de changé. Cette mort marquera en moi l'arrêt de toute activité poétique. Comment entamer ? Par un éveil – le thème qui sans doute me distingue. De cet éveil à cette mort, l'effet à rechercher dans l'ensemble sera celui d'un récitatif d'opéra, une voix à peine soutenue par un clavecin lointain, qui monte et descend, s'accélère et se ralentit, de l'espoir à la tristesse, de l'aspiration à l'idéal à la sensualité. Ce qui m'avait tant frappé chez Gluck. Je saisis une feuille qui traîne – un récépissé de la société générale de crédit industriel apparemment – et je note l'idée : ne plus se reconnaître, mais se voir (ce sera un monologue, celui d'un moi qui se dédouble, s'éveille et va vers sa mort). C'est une femme : elle qui se devance et jouit de se surprendre. Je ne sais pourquoi une femme, mais je retiens cette pensée : elle présente l'intérêt d'une possible variation plus sensuelle à quelque endroit du poème.

Suite incertaine

Le retour à Paris occupé, dans un automne gris, fut de tristesse hagarde. À l'Académie, un petit groupe tenta de faire voter une motion de félicitations à notre collègue le maréchal après son entretien avec Hitler à Montoire : je m'opposai à la manœuvre que je fis échouer. Le régime, sans oser s'attaquer à moi, me suspecta. La censure fit traîner la publication de mes livres. La philosophie n'était pour moi qu'un jeu de langage qui se prenait au sérieux, mais j'estimais Bergson et il me le rendait. Il avait eu sur moi la plus belle réflexion qu'on ait faite et j'en avais été surpris de la part d'un philosophe : « Ce qu'a fait Valéry devait être tenté. » De surcroît, l'alexandrin était honorable. Plus encore, une bonne définition de moi, fondée sur la nécessité. Et même une justification, un éloge, accompagné ce que j'admire, d'une très fine critique. Car ce « devait » pouvait signifier le possible, l'audace fondée de la tentative, ou au contraire sa nécessité pour l'Histoire : un cerveau, n'importe lequel, un jour ou l'autre, devait nécessairement tenter ce qu'il m'était échu par hasard de faire. Lorsqu'il mourut, je fis un discours à l'académie. Il était Juif. Je rappelai son patriotisme, son attachement à la France, sa conduite lors de la Première Guerre mondiale, son rayonnement en tant que Français. Ce discours circula, et notamment à Londres. Des rapports firent état de mon « gaullisme ». On me retira mon poste d'administrateur de l'institut sur la Méditerranée. L'occupation m'était odieuse et moi qui avais été l'ami du Pétain de Verdun, sa politique de collaboration m'avait dégoûté dès le début. Lorsque j'allais chez des amis boulevard Raspail, je contournais le Lutetia pour ne pas avoir à croiser d'uniformes allemands et un soir que sur le vieux port de Marseille je marchais en discutant avec une amie, je laissais un soldat nous dépasser. Lorsqu'il eut tourné le coin d'une rue, je me mis à chanter à tue-tête du Wagner : voilà, ce que nous ne pouvions lui laisser entendre ; comme cette musique est belle...

.....

© Éditions Arléa, septembre 2016

Paul Valéry – Neige

Quel silence, battu d'un simple bruit de bêche !...

Je m'éveille, attendu par cette neige fraîche
Qui me saisit au creux de ma chère chaleur.
Mes yeux trouvent un jour d'une dure pâleur
Et ma chair langoureuse a peur de l'innocence.
Oh ! combien de flocons, pendant ma douce absence,
Durent les sombres cieux perdre toute la nuit !
Quel pur désert tombé des ténèbres sans bruit
Vint effacer les traits de la terre enchantée
Sous cette ample candeur sourdement augmentée
Et la fondre en un lieu sans visage et sans voix,
Où le regard perdu relève quelques toits
Qui cachent leur trésor de vie accoutumée
À peine offrant le vœu d'une vague fumée.

Sites internet

Éditions Arléa
<http://www.arlea.fr/>

Item - Equipe Valéry
<http://www.item.ens.fr/?id=13898>

Musée Paul Valéry
<http://museepaulvalery-sete.fr/>

Fonds Paul Valéry - Gallica
<http://gallica.bnf.fr/>

Artemisia Gentileschi Carteggio Correspondance

Par Gaëlle Obiégly



Artemisia Gentileschi est une femme qui exerce la profession de peintre. Elle est née en 1593, le 8 juillet. Est-elle jamais morte – on peine à le croire quand on lit les lettres qui émanent d'elle et de son entourage. Ils semblent tous en prise perpétuelle avec la vie. Sans que celle-ci soit objet ni de discours ni de célébration.

On se lamente, on réclame, on récrimine. On se plaint des conditions matérielle et mondaine. Ces conditions-là occupent l'essentiel de la correspondance. Cela pourrait ennuyer, car c'est répétitif, mais au contraire. Plus on avance dans le volume, plus on traverse la monotonie du propos. On voit alors l'existence d'une femme, son caractère. Elle nous apparaît précisément par ses déboires et ses exigences. Ce sont des requêtes. Elles ont pour destinataires des hommes puissants. Artemisia doit être l'objet de leur attention. Qu'elles émanent directement d'Artemisia Gentileschi ou de son mari, Pierantonio Stattes, la plupart des lettres font état d'une situation et d'une demande. On attend toujours quelque chose de celui auquel on s'adresse. Dès le départ, la vie d'Artemisia est difficile – non pas chaotique ni glauque mais brutale. Enfant, elle perd sa mère. Elle grandit entourée d'hommes. Elle dessine bien. Jeune fille, elle intègre l'atelier de son père. Un peintre toscan. Florence et Rome seront les deux pôles de la planète Artemisia. À l'époque, ce sont des capitales artistiques parmi les plus actives d'Europe. Sa notoriété d'artiste s'étend bien au-delà. De son vivant, Artemisia Gentileschi connaît le succès et la célébrité. Elle les acquiert par son talent avant tout. Elle tombera dans l'oubli, à sa mort. Le public l'a redécouverte récemment. Adelin Charles Fiorato et Francesco Solinas nous font entrer dans sa correspondance. L'édition est d'un soin particulier. Les notes sont nombreuses et précises. Très souvent, elles présentent les membres du réseau d'Artemisia. Quelques notes soulignent l'intérêt d'une information. Ou bien elles font apparaître les coulisses d'un drame. Drames d'importances inégales auxquels les lettres font

allusion. La préface permet au lecteur de cette correspondance de la mettre en perspective avec une époque. C'est le début du XVII^e siècle. L'artiste est alors un serviteur. On lui passe commande, il exécute. Il espère aussi placer des œuvres. Qu'est-ce qui diffère pour Artemisia ? C'est une femme. Elles sont peu nombreuses, en ce temps, à rivaliser avec les hommes. Sa correspondance, qui n'est pas abondante, retrace les tribulations et les difficultés d'une femme artiste. Elle est relativement solitaire, bien que mariée. Son époux est l'auteur de certaines lettres. Celles-ci le montrent très dévoué envers celle qu'il a sauvée du déshonneur. Car Artemisia a subi un viol lorsqu'elle avait seize ans. Cela s'est passé dans la maison de son père, Orazio. Le criminel, Agostino Stassi, un proche de la famille profite de cette confiance pour abuser féroce de la jeune fille. Il lui promet des noces réparatrices. Cette promesse est vaine. Le père et la fille le comprennent au bout de quelques mois de fiançailles pendant lesquels l'abus perdure. Stassi est déjà marié. Orazio Gentileschi dénonce son ami et collègue. On lira la supplique adressée au pape Paul VI par le père de la victime. Il lui « expose comment une fille du requérant a été violée de force et connue charnellement à de nombreuses reprises par Agostino Stassi, peintre, ami intime, compagnon du requérant ». Le scandale fait le tour de Rome. Ainsi s'ouvre le *carteggio* d'Artemisia Gentileschi. Toutes les lettres sont reproduites dans leur version originale. Le texte italien se trouve en regard de sa traduction en français. Traduction qui, nous informe Adelin Charles Fiorato, se veut essentiellement philologique. Il s'est appliqué à rendre au plus près le texte d'Artemisia, qui n'est pas une lettrée. Loin de là. Le texte d'origine n'a pas été amélioré. La lourdeur syntaxique a été laissée telle. Il ne s'agit même pas de style, mais d'un manque d'habileté qui produit un phrasé laborieux, d'un rythme extensif, d'une ponctuation aléatoire. Le traducteur n'a pas cherché à alléger la prose d'Artemisia. Jeune fille, elle a déclaré qu'elle ne savait ni lire ni écrire. Mais elle a dû apprendre bien vite au cours de sa majorité. Charles Adelin Fiorato a choisi de laisser intacte l'expression de cette artiste qui, par ailleurs, ne manque pas d'habileté. Dans son art, elle s'exprime avec un talent exceptionnel. Une forte personnalité, que confirme l'obstination à exercer ce métier réservé aux hommes, ainsi qu'une capacité d'innovation feront d'elle une peintre de premier plan. Au XVII^e siècle, les collectionneurs les plus raffinés apprécient son imagination, sa maîtrise technique. Ce qui donne à ses œuvres une certaine originalité, c'est une manière souple d'interpréter les modèles des grands. Dans les lettres, il est à peine question d'art. Lorsque la peinture est évoquée il s'agit d'une requête. Elle a besoin d'une once de bleu. Le fameux bleu (outremer) revient à plu-

sieurs reprises dans la correspondance. Il figure sur une liste de choses à fournir urgemment à Artemisia. Il est aussi mentionné comme cause d'un retard dans la livraison d'un tableau. Sans ce bleu, l'artiste ne peut achever sa toile. Vraisemblablement, il lui est impossible de se procurer cette couleur à Rome. D'où les demandes adressées à Francesco Maria Maringhi qui, lui, réside à Florence. Ce dernier est un des destinataires principaux des lettres, qu'il s'agisse de requêtes ou de lettres d'amour. Il est, en effet, l'amant d'Artemisia et son mécène. Toute la famille de la jeune femme doit son confort à cet homme puissant. L'artiste se prend de passion pour ce noble florentin qui répond à son amour et l'aide financièrement. C'est un riche homme d'affaires. Grâce à lui, Artemisia peut partir de Florence où elle a longtemps séjourné. Durant ces années, de 1613 à 1620, elle a eu quatre enfants et réussi à peindre des chefs-d'œuvre pour les grands ducs. Elle se soustrait à ses obligations vis-à-vis d'eux pour regagner Rome d'où elle écrira des lettres à son amant et mécène. Maringhi est également sollicité par le mari de l'amoureuse. Celui-ci n'a pas de profession précise. Il se contente d'aider l'artiste dans la préparation des toiles et des couleurs. Epoux et factotum, Pierantoni Stattesani fait bien des démarches pour Artemisia. Quand il s'adresse à l'amant de sa femme, c'est le bienfaiteur de la famille qu'il sollicite. Maringhi se charge des dépenses pour le voyage jusqu'à Rome et de l'emménagement de l'artiste, de son mari et de ses enfants. Ils s'installent près de la Chiesa Nuova. On apprend par les lettres que l'atelier romain d'Artemisia Gentileschi est immédiatement fréquenté par de nombreux clients importants. Et son succès prend alors une envergure internationale. Le 9 juillet 1620, peu après l'installation à Rome, Pierantonio Stattesani propose à Maringhi de leur rendre visite. Il indique le quartier et, sans

donner l'adresse exacte, l'enjoint ainsi : demandez l'artiste peintre, et aussitôt on vous l'indiquera. Son adresse très connue témoigne de la notoriété d'Artemisia Gentileschi.

Outre la fenêtre qu'il ouvre sur les vicissitudes de la vie de cette femme, le présent volume documente la condition de l'artiste dans l'Europe du XVII^e siècle. Artemisia en aura été une figure.

Artemisia Gentileschi

Carteggio/Correspondance.

Introduction, traduction et notes de Adelin Charles Fiorato.

Préface, édition critique et notes de Francesco Solinas.

Éditions Les Belles Lettres, 13 juin 2016, 368 p., 55 €.

Francesco Solinas, historien de l'art, de la critique d'art et de la création artistique entre le XVI^e et XVIII^e siècle, est maître de conférences titulaire au Collège de France attaché à la Chaire de Littérature française moderne et contemporaine : Histoire, critique, théorie. Il mène ses recherches sur la République des Lettres, ses acteurs et leurs correspondances érudites, littéraires et artistiques.

Adelin Charles Fiorato était professeur émérite de l'université Paris III (Sorbonne Nouvelle) et membre du Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance. Outre les *Poésies/Rime* et la *Correspondance* de Michel Ange, il a participé dans la « Bibliothèque italienne » des Belles Lettres à l'édition et à la traduction des *Nouvelle* de Matteo Bandello dont deux volumes ont déjà été publiés (2008 et 2009).

Adelin Charles Fiorato, que nous avons interviewé en mars 2012 (http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1390) à l'occasion de la parution de son édition de la *Correspondance* de Michel-Ange pour laquelle il avait reçu le Prix Sévigné, est décédé le 22 mars 2016. FloriLettres n°133 (http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1393)

Dernières parutions

Par Elisabeth Miso

Romans



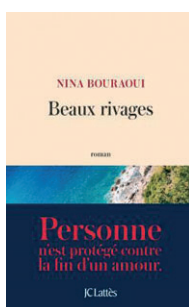
Jean-Paul Dubois, *La succession*.

Loin de la France et d'une histoire familiale perturbante, Paul Katrakilis s'est forgé un petit paradis à Miami. Bien que diplômé en médecine, ce trentenaire préfère vivre modestement de sa passion pour la pelote basque, savourer des plaisirs simples comme conduire sa Kharman Ghia au plancher perforé, naviguer sur son vieux bateau et passer du bon temps avec son ami Joey Epifanio, un cubain chaleureux et énergique, pelotari lui aussi. Quatre années de bonheur sous le soleil de Floride subitement bouleversées un jour de décembre 1987 par l'annonce de la mort de son père. Contraint de rentrer à Toulouse pour les obsèques et la succession, le narrateur retrouve la maison de son enfance, ses fantômes encombrants et « cet étrange sentiment d'impuissance face à l'écroulement d'une famille. » Son père Adrian médecin s'est jeté d'un immeuble. Avant lui son grand-père Spyridon ancien médecin de Staline qui conservait dans du formol une lamelle de son cerveau, sa mère Anna Gallieni et son oncle Jules horlogers totalement fusionnels se sont également suicidés. « Les Katrakilis et les Gallieni étaient des artistes. Ils savaient mourir à n'en plus finir. Crever à la manière de ces mauvais acteurs sollicitant les rappels. » Les souvenirs douloureux affluent. Dans cette grande demeure bourgeoise, chacun semblait en effet vivre retranché, insensible à la présence des autres. « Pour m'implanter parmi les miens, je n'ai pu bénéficier que de courtes racines de surface, des radicelles que nous partageons tous - seule communauté de bien et de destin qui nous unissait - et avec lesquelles nous devons, en tous cas, nous débrouiller. Et fort logiquement, dans ce contexte de fragilité, chacun était trop occupé à s'arrimer au monde pour s'occuper du destin et de l'avenir des autres. » La découverte de deux carnets noirs de son père, les paroles élogieuses d'un de ses confrères ou des ses patients bousculent la vision que Paul avait de ce « bloc massif d'indifférence. » Cinq ans après *Le cas Sneijder*, Jean-Paul Dubois signe une nouvelle fiction sur fond de filiation et de transmission, thèmes récurrents dans son œuvre. Avec la mélancolie, l'humour noir et le sens de l'absurde qui le caractérisent, l'auteur de *Vous plaisantez, monsieur Tanner* sonde ici les questions d'héritage familial, de fatalité et de place que l'on parvient ou non à se créer dans ce monde. Éd. de l'Olivier, 240 p., 19 € Elisabeth Miso



Gaël Faye, *Petit pays*. Déjà associé à l'une des chansons de son album *Pili pili sur un croissant au beurre*, *Petit pays* est le titre retenu par Gaël Faye pour son premier roman qui ne devrait pas passer inaperçu en cette rentrée littéraire. Le rappeur franco-rwandais s'est inspiré de son enfance burundaise pour imaginer le quotidien de son personnage principal, Gabriel un enfant métis pris dans la tourmente de l'Histoire. Pour Gabriel la vie n'est qu'insouciance et douceur dans son royaume du quartier résidentiel de

Bujumbura entouré de son père entrepreneur français, de sa mère rwandaise, de sa sœur Ana, du contremaître Donatien, du cuisinier Prothé, du chauffeur Innocent et de ses quatre meilleurs copains. Il ne soupçonne pas la montée de « cette lave venimeuse, ce flot épais de sang » qui va bientôt recouvrir toute la beauté du lac Tanganyika, de la forêt de la Kibira, la voix du perroquet qui imite son père, les parties de pêche et de chapardage de mangues avec sa petite bande, le parfum de la citronnelle, la chasse au crocodile et la fête d'anniversaire de ses onze ans. Le couple de ses parents se délite, l'enthousiasme des premières élections présidentielles démocratiques de juin 1993 est de courte durée, les vieilles haines ethniques entre Hutus et Tutsis refont surface plongeant le Burundi dans une guerre civile, faisant du Rwanda le théâtre des pires massacres, contaminant l'esprit de deux de ses amis. Pour échapper à cette horreur, le jeune garçon se réfugie dans les lettres qu'il échange avec sa correspondante orléanaise et dans les livres que lui prête sa voisine grecque. Gaël Faye décrit la peur, les existences dévastées, la fin de l'innocence, les souvenirs d'un bonheur perdu et les stigmates du déracinement qui feront dire à son héros devenu adulte de retour sur sa terre natale : « J'ai retrouvé l'endroit mais il est vide de ceux qui le peuplaient, qui lui donnaient vie, corps et chair [...] Je pensais être exilé de mon pays. En revenant sur les traces de mon passé, j'ai compris que je l'étais de mon enfance. Ce qui me paraît bien plus cruel encore. » Éd. Grasset, 224 p., 18 €. Elisabeth Miso



Nina Bouraoui, *Beaux rivages*. « Quand il m'annonça qu'il avait rencontré une autre femme, je passai de la tristesse à la peur comme on alterne deux nages, l'une sur le dos, l'autre sur le ventre, pour rejoindre la rive sans me noyer » ; la phrase sert de préambule à l'histoire. La narratrice est quittée par Adrian pour une autre (avec qui il était déjà un peu, sans prévenir), après huit ans d'amour, via un sec sms. Elle est doubleuse, prêtant sa voix aux actrices, elle aime ce qu'elle fait, son travail lui procure une belle liberté, un confort certain, et jusque-là, elle était heureuse ; lui, travaille dans une galerie d'art. Ils ne vivaient pas

ensemble ; il habite à Zurich, elle, à Paris. L'autre habite la même ville que lui. C'est l'histoire d'un grand chagrin d'amour, mais à l'ère numérique ; celle des sms qu'ils continuent malgré tout d'échanger - elle rêve du moment où elle le reverra, où il lui reviendra -, celle du blog provocateur que tient la rivale, et sur lequel l'abandonnée ne cesse de revenir, telle une addiction... Etat des lieux d'un désordre amoureux, constat douloureux d'un amour-désamour, c'est en même temps celui de la chute du corps qui se laisse dépérir, s'amincit, s'aguerrit, et erre dans la ville, sensible au regard d'un amant fugitif...

Cela se passe à Paris, entre deux dates clé ; après les attentats de janvier 2015 et à l'aube de ceux du Bataclan... L'époque tout entière est déstabilisée et vulnérable. L'auteur réussit son roman, dans une écriture qui sonne juste, plongeant ses réflexions dans l'un de ses thèmes de prédilection ; le sentiment amoureux, et ses variantes. Peut-on croire au temps qui pense les chagrins, peut-on comprendre pourquoi une rupture nous laisse si pauvre, si vide? Nina Bouraoui, dans cette exploration de la trahison amoureuse, évoque ces questions. Ed. JC Lattès, 252 p., 19 €. Corinne Amar

Récits

Alain Mabanckou, *Le monde est mon langage*. « Je considère les rencontres insolites, les lieux, les voyages, les auteurs et l'écriture comme un moyen de féconder un humanisme où l'imaginaire serait aussi bariolé que l'arc-en-ciel et nous pousserait à nous remettre en question. » Pour Alain Mabanckou (*Petit piment, Mémoires de porc-épic*, prix Renaudot 2006) écrire et vivre c'est être en perpétuel mouvement, ne pas se replier sur sa culture



atavique, passer d'un continent à l'autre, évoluer entre l'Afrique où il a vu le jour, l'Europe de sa jeunesse et l'Amérique où il enseigne à l'Université de Californie. Le langage est une aventure créative exaltante et ce qui tisse du lien, abolit les frontières intellectuelles et physiques. Au fil de conversations, d'échanges épistolaires avec des écrivains d'expression française renommés et des inconnus, d'hommages aux figures littéraires qui l'ont ouvert au monde, Alain Mabanckou dessine un vaste espace francophone. De Paris, aux Antilles, à Montréal ou au Congo-Brazzaville,

les écrivains J.M.G Le Clézio, Édouard Glissant, Dany Laferrière ou Tchicaya U Tam'si réunis ici, ont tous en commun d'interroger leur rapport à la langue française, leur identité composite et de revendiquer « que le monde ne pourrait être défini par une seule pensée, que toutes les cosmogonies doivent être convoquées. Que chaque langue picore sans cesse quelque chose dans une autre. » Dans cette galerie de portraits, les auteurs africains qui se détachent sont ceux qui proposent « une vision plutôt éclatée, plus personnelle, loin du bêlement collectif de la négritude [...] » Le romancier franco-congolais donne des accents plus autobiographiques à son récit quand il aborde le suicide de son cousin Bertin Miyalou ou encore l'urgence d'écriture dans laquelle l'a projeté son retour dans sa ville natale de Pointe-Noire après deux décennies d'absence. Éd. Grasset, 320 p., 19 €. Elisabeth Miso

Biographies



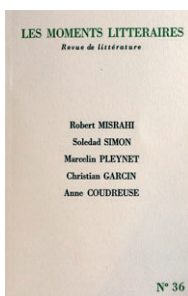
Ariane Chemin, *Mariage en douce*.

Un 16 octobre 1963, à Sarrola, un village près d'Ajaccio, en Corse, un maire célèbre un mariage. Les époux sont très connus, mais pas un ami, pas un membre de la famille, pas un journaliste n'a été convié à la cérémonie - d'ailleurs, il n'y aura même pas de cérémonie. Elle, c'est Jean Seberg, Américaine, elle a vingt-quatre ans ; le cheveu court, et solaire, elle a été révélée dans *À bout de souffle* (1960), par Jean-Luc Godard, et son charme crève l'écran. Elle est l'icône de la Nouvelle vague. Lui, c'est Romain Gary, natif de Vilnius, il a plus du double de son âge, est diplomate : il

est surtout écrivain, a remporté en 1956 le prix Goncourt pour *Les racines du ciel*. Ils se sont rencontrés à un dîner organisé au Consulat, c'est un coup de foudre réciproque, mais ils sont mariés tous les deux. Fin 1961, Jean tombe enceinte, elle a vingt-trois ans. L'époque honnit l'adultère, et Gary est un homme de devoir. Ils s'épouseront dans les règles. Dans un endroit loin de toute civilisation et tenu au secret. Le couple arrivera en avion militaire, avec la bénédiction du Général de Gaulle. « Trois jours avant le mariage, il était tombé malade : une grippe carabinée, qui faisait ressembler son nez à une fontaine. « Si je ne me sens pas mieux mardi, je n'assisterai pas à la cérémonie », l'avait-il averti d'une voix mourante. « Oh, darling, faites un effort. Ce ne sera pas la même chose sans vous... » Comme tous les mélancoliques sensibles à la fuite du temps, il est allergique aux fêtes conventionnelles.

Il a toujours détesté Noël, les anniversaires et, par-dessus tout, les mariages. (p. 58) » Instable, Jean s'en ira, ils se sépareront en 1971, et elle tombera dans la folie, avant de se suicider, en 1979, dans sa voiture avec plus de huit grammes d'alcool dans le sang. Le 2 décembre 1980, chez lui, Gary se tirera une balle dans la bouche. Éd. Equateur, 156 p., 15€. Corinne Amar

Revue



Les Moments Littéraires la revue de l'écrit intime N°36, 2e semestre 2016

Dossier Robert Misrahi.

Sommaire :

- Portrait de Robert Misrahi, *philosophe du bonheur* - Soledad Simon
- Entretien avec Robert Misrahi
- Bilan d'été - Robert Misrahi

- New York. Journal 1988 - Marcelin Pleynet

- Vétilles (Notes de carnets) - Christian Garcin
- Chroniques littéraires - Anne Coudreuse

Ce numéro est dédié à : « À la mémoire de Pierre Pachet ». (Pierre Pachet 1937 - 21 juin 2016)

Extrait de « Portrait de Robert Misrahi, philosophe du bonheur »

Pour peindre un portrait, il est mieux d'être peintre. Pour peindre un portrait authentique, c'est-à-dire conforme à son modèle, est-il cependant obligatoire d'être un peintre figuratif ? Certes, le peintre de l'intimité devra avoir la « patte » sûre et le « coup de pinceau » fidèle, il devra sans aucun doute avoir l'œil exercé, capable de voir et de restituer sur la toile encore vierge les plus fins détails du visage qu'il doit immortaliser. Il devra en outre avoir une ouïe. Oui, une ouïe capable quant à elle d'écouter les subtils tintements de la pensée qui pulse sous la temps, afin de les convertir en teintes éclatantes ; capable de prêter attention au souffle délicat des émotions qui, de l'intériorité de l'être, sourdent discrètement, afin d'en transporter les accents en ombres et en lumières.

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Prix littéraires

Prix « Envoyé par La Poste » - 2ème édition Thierry Froger - lauréat du Prix « Envoyé par La Poste » 2016

Ce prix, premier de la rentrée littéraire, a été remis le 30 août 2016.



Philippe Wahl, Président Directeur Général du Groupe La Poste et Président de la Fondation d'entreprise La Poste a remis le Prix littéraire « Envoyé par La Poste » à Thierry Froger pour son livre *Sauve qui peut (la révolution)* publié aux éditions Actes Sud. La remise du prix s'est déroulée au Centre National du Livre, en présence de son Président, Vincent Monadé. Huit ouvrages*, présentés au jury** présidé par Olivier Poivre d'Arvor, étaient en lice pour remporter la deuxième édition de ce prix littéraire.

Créé par la Fondation d'entreprise La Poste, le prix « Envoyé par La Poste » récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décide, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier. Le lauréat recevra 2500 €, son livre sera recommandé notamment auprès des 500 000 postiers actifs et retraités et La Poste passera commande de 600 exemplaires à l'éditeur.

***Ouvrages sélectionnés en 2016 :**

Mathieu Bermann, *Amours sur mesure*, Éditions P.O.L
Guy Boley, *Fils du feu*, Éditions Grasset
Sylvie Dazy, *Métamorphose d'un crabe*, Éditions Le dilettante.
Thierry Froger, *Sauve qui peut (la révolution)*, Éditions Actes Sud
Oscar Lalo, *Les contes défaits*, Éditions Belfond
Élodie Llorca, *La correction*, Éditions Rivages
Florent Oiseau, *Je vais m'y mettre*, Allary Éditions
Line Papin, *L'éveil*, Éditions Stock

****Membres du jury :**

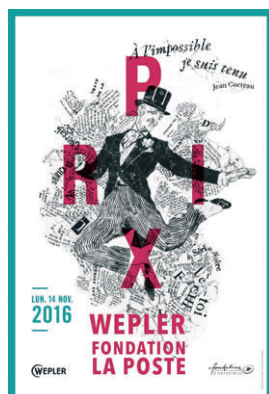
Olivier Poivre d'Arvor, Écrivain, Président du jury ; Dominique Blanchecotte, Déléguée générale de la Fondation d'entreprise La Poste ; Serge Joncour, Écrivain ; Marie Lloberes, Directrice de La Poste Conseil ; Christophe Ono-dit-Biot, Écrivain, Directeur adjoint de la rédaction du Point ; Marie-Laure Delorme, Journaliste au JDD ; Alexandre Seurat, Professeur de lettres, Écrivain (lauréat du 1er Prix « Envoyé par La Poste »)

Thierry Froger, né en 1973, enseigne les arts plastiques. Son travail questionne les transports de l'image, ses fragilités et ses fantômes (réels ou imaginaires, cinématographiques ou historiques). En 2013, il publie un recueil de poèmes, *Retards légendaires de la photographie*, (Flammarion, prix Henri-Mondor de l'Académie française en 2014). *Sauve qui peut (la révolution)* est son premier roman.

***Sauve qui peut (la révolution)*, Éditions Actes sud.**

Juin 1988. En vue des festivités commémoratives de l'année suivante, la très officielle Mission du Bicentenaire de la Révolution française du ministère de la Culture contacte Jean-Luc Godard pour lui proposer de réfléchir à un film autour de 1789. Roman fleuve, roman cascade, *Sauve qui peut (la révolution)* raconte le travail buissonnier de JLG sur ce projet de plus en plus improbable, qu'il intitule bientôt Quatre-vingt-treize et demi. C'est l'occasion pour le cinéaste de renouer avec l'ami Jacques, perdu de vue depuis leurs communes années Mao, devenu entre-temps historien, opportunément spécialiste de la période. Sous prétexte de consultations pseudo-scientifiques, le dialogue reprend entre les deux hommes. Le cinéaste musarde, découvre le charme bucolique de l'île de la Loire sur laquelle Jacques vit seul avec sa fille Rose, et fait connaissance avec la demoiselle qui n'a pas vingt ans. Et Jacques confie à Godard les affres de la grande impasse qui l'occupe, les aléas du grand livre dans lequel il se noie : une vie de Danton très... alternative. Le sens (giratoire) de l'histoire, l'agonie du cinéma, l'espérance de vie des révolutions et le vieillissement des révolutionnaires sont quelques-uns des motifs qui animent cette fugue grisante, poignée de dérives magnifiques dont Thierry Froger nous fait à la fois captifs consentants et complices ravis, dans un geste joyeusement blasphématoire, d'une audace, d'une liberté et d'une maîtrise rares.

Prix Wepler Fondation La Poste 2016 - la sélection Treize auteurs nominés



« Pour cette 19e édition du Prix Wepler-Fondation La Poste, nous récidivons dans notre action en pérennisant ce qui nous a différencié de bien d'autres prix : le renouvellement intégral du jury, sa mixité de lecteurs et de professionnels, son indépendance, son engagement et son exigence visionnaire qui explore sans limite aucune les territoires de la création romanesque, en prenant le risque d'une langue neuve.

Nous tenterons encore cette année de mettre en valeur une diversité incomparable d'auteurs et d'éditeurs dont nous espérons contribuer à l'émergence dans l'histoire contemporaine de la littérature. Treize auteurs nominés que nous encouragerons encore par un mécénat financier de 10 000 euros pour le Prix et 3 000 euros pour la mention spéciale grâce à la Fondation La Poste, la brasserie Wepler et la librairie des Abbesses. »

Remise du prix :
LE LUNDI 14 NOVEMBRE 2016 À LA BRASSERIE WEPLER (Paris)

Les Treize auteurs nominés :

- Nathacha Appanah, *Tropique de la violence*, Gallimard
- Stéphane Audeguy, *Histoire du lion Personne*, Seuil
- Thierry Beinstingel, *Vie prolongée d'Arthur Rimbaud*, Fayard
- Boris Bergmann, *Déserteur*, Calmann-Lévy
- Benoît Damon, *Retour à Ostende*, Champ Vallon
- Jean-Baptiste Del Amo, *Règne animal*, Gallimard
- Mark Greene, *Comment construire une cathédrale*, Plein Jour
- Marcus Malte, *Le Garçon*, Zulma
- Sylvain Prudhomme, *Légende*, Gallimard/L'arbalète
- Olivier Steiner, *La main de Tristan*, Éditions des Busclats
- Fanny Taillandier, *Les états et empires du Lotissement Grand Siècle : archéologie d'une utopie*, PUF
- Philippe Vasset, *La légende*, Fayard
- Ali Zamir, *Anguille sous roche*, Le Tripode

Festivals

Les Correspondances Manosque La Poste, 18^{ème} édition Du 21 au 25 septembre 2016



Depuis 1999, Les Correspondances inventent de nouveaux modes de rencontres avec le texte pour mettre en avant une littérature vivante, elles accompagnent de jeunes écrivains et saluent les grands auteurs d'aujourd'hui, elles privilégient les lectures et les croisements.

Fondé sur la rencontre et l'échange, le festival se déploie dans trois directions principales :

- Donner la parole aux auteurs à travers des exercices inédits : lectures, lectures croisées, performances, mais aussi rencontres sur les places de la ville.
- Mettre la littérature en correspondance avec d'autres formes artistiques en faisant aussi appel à des comédiens, des musiciens, des plasticiens pour des créations originales...
- Concevoir un vaste parcours d'écriture à travers une centaine « d'écritoirs » pour investir la place publique, redécouvrir le plaisir de l'échange et envoyer des milliers de lettres.

Lectures

Grande salle du théâtre Jean-le-Bleu :

- le 23 septembre, 21h :

Un type bien, Correspondance de Dashiell Hammet, par André Wilms.

Auréolée de mystère, de légende, la vie de Dashiell Hammett en fait un véritable personnage de roman. Détective privé dans la fameuse agence Pinkerton, inventeur du roman policier moderne, scénariste à succès à Hollywood (Le Faucon maltais), Dashiell Hammett cesse pourtant d'écrire, à moins de quarante ans, au sommet de sa gloire. Homme paradoxal et multiple, Hammett n'en finit pas d'intriguer, de susciter toutes les interrogations.

(*Un type bien. Correspondance 1921-1960*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Natalie Beunat, Points, 2016.)

- le 24 septembre :

Au bonheur des lettres, Volume II, par Marianne Denicourt et Cédric Kahn

En novembre 1982, une écolière de dix ans adresse cette lettre à Yuri Andropov :

« Cher M. Andropov, Je m'appelle Samantha Smith. J'ai dix ans. Félicitations pour votre nouveau poste. Ça m'inquiète beaucoup que la Russie et les États-Unis entrent dans une guerre nucléaire. Allez-vous oui ou non voter la guerre? Si vous n'allez pas le faire, dites-moi, s'il vous plaît, comment vous allez aider à empêcher la guerre. Vous n'êtes pas obligé de répondre à cette question, mais j'aimerais savoir pourquoi vous voulez conquérir le monde ou, en tout cas, notre pays. Dieu a fait le monde pour qu'on y vive ensemble en paix et pas pour nous battre. Sincèrement, Samantha Smith. »

Parce qu'il croit plus que tout au pouvoir des lettres, Shaun Usher collecte, trie, choisit, découvre des raretés comme celle-ci. Parmi 122 lettres d'amour, d'admiration, de chagrin ou de mises en garde, Marianne Denicourt et Cédric Kahn prêteront leurs voix à Sylvia Plath, Richard Burton, Kurt Cobain, Katherine Mansfield, Mozart ou à la petite Samantha Smith... Qu'ils soient féministes, écrivains, architectes, acteurs, chanteurs, ces femmes et ces hommes rendent merveilleusement hommage à la correspondance.

Le programme du festival : <http://correspondances-manosque.org/le-programme-en-pdf/>



Les Cafés littéraires de Montélimar, 21^{ème} édition Du 29 septembre au 2 octobre 2016

Dans le cadre du festival, une lecture de correspondance est programmée :

Arthur Dreyfus et Dominique Fernandez, *Correspondance indiscrète*, Grasset, décembre 2015.

Correspondance indiscrète restitue une correspondance de plusieurs mois engagée par deux écrivains à la suite d'un colloque articulé autour de la question suivante : *en période de « liberté des mœurs », la littérature peut-elle tout dire de la sexualité ?* Dans ces longues lettres se construit un échange entre deux écrivains que séparent soixante ans et qui abordent cette question en interrogeant les livres, les films, les cultures mais aussi leur expérience personnelle.

Le programme du festival : <http://www.lescafeslitteraires.fr>

Expositions

Exposition « Ecrivains en guerre 14-18 : Nous sommes des machines à oublier » Du 28 juin au 16 novembre 2016 Historial Musée de la Grande Guerre à Peronne (Somme)



Avant même l'entrée en guerre et le premier jour de bataille, des écrivains ont pris la plume pour décrire leur environnement, leur ressenti et leurs expériences.

Engagés dans le conflit et dans l'écriture, ils ont tous vécu des expériences partagées par des milliers de combattants et témoins. Mais ce sont eux, mieux que tout autre, qui ont su les dire. L'exposition propose un « parcours de guerre », reflétant les multiples étapes vécues au cours de ce conflit : prémisses de l'entrée en guerre, ressentis de chaque côté du front, vie dans les tranchées, expérience de la camaraderie mais aussi du combat, de la blessure et de la mort, retour vers l'arrière et vers le foyer, deuil et souvenir. Pour chacune de ces étapes, des textes et des objets traduisent le passage à l'acte d'écriture. La présentation de lettres manuscrites offre au visiteur un regard sur l'intimité des écrivains et le plonge au cœur de l'acte d'écriture, le courrier assurant durant ce conflit un lien essentiel entre le front et l'arrière.

Avec une orientation plus littéraire qu'historique, l'exposition transporte le visiteur dans un cadre inédit et original au cœur de la Première Guerre mondiale. A travers le regard et la voix d'écrivains qui l'ont vécue, de près ou de loin, des premières lignes à « l'arrière », de la veille du conflit aux lendemains, ou encore quand l'expérience de guerre continua à mobiliser la littérature. L'exposition évoque les parcours et les œuvres de grandes figures littéraires françaises, allemandes et anglaises, tels que Blaise Cendrars, Ernst Jünger, Guillaume Apollinaire, Wilfried Owen ou encore Joë Bousquet, Georg Trakl, Pierre Mac Orlan, Jacques Vaché, pour ne citer qu'eux. Le parcours présente une lecture chronologique, thématique et polyphonique du conflit le plus meurtrier de l'Histoire, dans une ambiance immersive, cherchant à mettre le visiteur en relation avec l'univers mental de ces hommes embarqués dans la grande tragédie de la guerre.

Pour illustrer les textes choisis dans le parcours d'exposition, sont présentés des objets des auteurs, des lettres autographes et des photographies d'archives. Les collections de l'Historial concernant Apollinaire et Duhamel sont particulièrement mises en valeur.

Commissaires de l'exposition : Laurence Campa et Philippe Pigéard
<http://www.historial.org>

Lire FloriLettres n°175, avec une interview de Laurence Campa et Philippe Pigéard :
http://www.fondationlaposte.org/article.php?id_article=1827

**Exposition Ben « Tout est art ? » Musée Maillol Paris
Du 14 septembre 2016 au 15 janvier 2017**



À l'occasion de sa réouverture en septembre 2016, le Musée Maillol présente la première exposition d'envergure à Paris consacrée à Ben, figure majeure de la scène artistique contemporaine en France. Rassemblant plus de 200 œuvres issues pour la plupart de sa collection personnelle et de collections particulières, cette rétrospective révèle les multiples facettes d'un artiste iconoclaste et provocateur qui récusé la pensée unique depuis plus de 50 ans.

Dans la continuité d'une ambitieuse rétrospective dédiée à Ben au Museum Tinguely de Bâle en 2015, le commissariat pour la partie historique de cette exposition au Musée Maillol a été confié à Andres Pardey, vice-directeur du Musée Tinguely, qui présente les débuts de la carrière de Ben avec une sélection d'œuvres-clés des années 1958 à 1978. Pour la partie contemporaine, carte blanche est laissée à Ben, invité à investir les espaces du musée avec ses créations les plus contemporaines, dont certaines seront présentées pour la première fois au public. Vous découvrirez à cette occasion des œuvres inédites conçues spécifiquement par Ben pour son exposition au Musée Maillol et inspirées par les œuvres d'Aristide Maillol conservées dans les collections permanentes de cette institution.

Musée Maillol - Fondation Dina Vierny
59-61 rue de Grenelle 75007 Paris

Spectacles

**« Verso-recto, polyphonie pour quatuor et triptyque »
Le 23 septembre 2016, Studio Raspail, Paris.**

Création d'un spectacle théâtral et musical « Verso-recto, polyphonie pour quatuor et triptyque. » par la Compagnie Verso-recto.

Verso-recto réunit deux montages-collectes ; des écritures épistolaires sur cartes postales anciennes et des films d'archives amateurs des deux conflits mondiaux. Ces documents prennent vie dans une polyphonie servie par des instruments (clarinette strutti box, percussions, harmonica), des voix, des chants et un film projeté en triptyque.

Verso-recto est un éloge de la quotidienneté. La grande histoire collective apparaît en fil de chaîne, l'expérience humaine singulière est placée au premier plan. Des échanges quotidiens, délicats instants familiaux, laissent entrevoir le tragique sous-jacent. Verso-recto privilégie le sensible des mémoires plurielles. La légèreté cohabite avec la gravité. Par une mise en abîme, les enfants jouent à la guerre. Par une vision décentrée de l'Histoire, Verso-recto présente un récit constitué de fragments de films, de cartes postales, sans chronologie et sans personnages principaux où seuls comptent l'instant et l'humanité.

Dramaturgie : Laetitia Hernot
Direction musicale : Frédéric Ligier
Scénographie : Gabriel Hernot

**Vendredi 23 septembre 2016
20h00**
Studio Raspail
216, boulevard Raspail, 75014 Paris

**Agenda des publications soutenues par
La Fondation La Poste**

Septembre / octobre 2016

Paul Cézanne et Emile Zola, Correspondance (1858-1887)

Éditions Gallimard, coll. blanche, septembre 2016
Édition présentée et annotée, par Henri Mitterrand, spécialiste de Zola, éditeur de la Pléiade et de Folio classique.

Deux grands artistes, l'un peintre, l'autre écrivain, deux amis de toujours. Leur correspondance, publiée séparément (par Grasset pour Cézanne, par le CNRS pour Zola), n'a jamais été rassemblée pour établir leur dialogue. Chaque période de leur vie est présentée dans une notice détaillée.

Zola a d'abord soutenu l'Impressionnisme, il a consacré de nombreux articles à cette

peinture, dont il s'éloigne ensuite. Un des tomes des *Rougon-Macquart*, *L'Œuvre* (1886), raconte l'histoire d'un peintre, Claude Lantier, qui, membre de « l'École du Plein-Air », finit par connaître l'échec, et se suicide. On a fait, à ce propos, des erreurs en pensant que ce peintre aurait pour modèle le seul Cézanne et qu'il se serait brouillé avec le romancier à la lecture de *L'Œuvre*.

Or, comme la présente édition l'établit, Lantier a plusieurs modèles et Cézanne continue à remercier Zola pour des volumes ultérieurs. Après la mort de l'écrivain, à l'occasion d'une cérémonie en son honneur, Cézanne pleure son ami d'enfance.

Parallèlement à la publication, le film de Danièle Thomson, *Cézanne et moi*, sortira en salle le 21 septembre 2016. Dans les rôles principaux : Guillaume Gallienne (Zola) et Guillaume Canet (Cézanne).

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Les-Cahiers-de-la-NRF>

Romain Rolland- Stefan Zweig, Correspondance 1928-1940 - Volume III

Éditions Albin Michel, septembre 2016

Le troisième volume de la correspondance de Stefan Zweig et Romain Rolland comprend 331 lettres. Cette édition a été établie par Jean-Yves Brancy, docteur en histoire de l'Université de Toulouse-Jean Jaurès. Les lettres de Stefan Zweig écrites en allemand ont été traduites par Siegrun Barat, diplômée des universités de Cologne et de Paris-III.

Voici l'ultime volet de la magistrale correspondance entre Romain Rolland (1866-1944) et Stefan Zweig (1881-1942), deux intellectuels aux vives exigences de vérité et d'indépendance. La Grande dépression des années 1930, la montée en puissance des dictatures, les affrontements dans le monde littéraire donnent une tonalité dramatique à la décennie précédant le second conflit mondial. L'événement foudroyant que représente en janvier 1933 l'accession d'Hitler au pouvoir provoque le départ de Zweig en exil, d'abord à Londres, puis au Brésil, où il met fin à ses jours en février 1942. Romain Rolland, qui a quitté la Suisse, sa terre d'élection, en 1938, poursuit à Vézelay son œuvre créatrice. Cette correspondance montre avec quelle acuité les deux écrivains perçoivent leur époque, en rendent l'atmosphère, les misères et les fureurs. En dépit de quelques désaccords liés aux orientations politiques de chacun, Rolland et Zweig se retrouvent sur l'essentiel : les valeurs fondatrices d'une amitié qui sut résister, pendant 30 ans, aux plus dramatiques épreuves.

<http://www.albin-michel.fr>

Camille Saint-Saëns – Jacques Rouché, Correspondance 1913-1921

Éditions Actes Sud, septembre 2016

Édition établie par Marie-Gabrielle Soret. 151 lettres annotées, environ 20 photographies, fac-similés...

Les relations de Camille Saint Saëns avec les directeurs successifs de l'Opéra et de l'Opéra Comique auxquels il a eu affaire au cours de sa très longue carrière, ont été bien souvent difficiles, voire conflictuelles. En Jacques Rouché, nommé Directeur de l'Opéra de Paris en 1913, il trouve au contraire un interlocuteur privilégié, franc et compréhensif qu'il va s'efforcer d'intéresser au sort de ses ouvrages lyriques. Arrivé au soir de sa vie, Saint-Saëns éprouve le légitime désir de voir ses opéras remis à la scène, car si *Samson et Dalila* est toujours l'un des piliers du répertoire, ses autres œuvres, en ce début de siècle, sont délaissées. Les lettres échangées de part et d'autre, entre la prise de fonction de Rouché en 1913 et la mort de Saint Saëns en 1921 (116 lettres de Saint Saëns auxquelles répondent 35 lettres de Jacques Rouché) sont aussi pour les deux hommes l'occasion de discuter des répertoires, des options de mise en scène, du choix des artistes, des difficultés amenées par les événements liés à la Première Guerre mondiale. Cette correspondance permet de suivre les activités et la carrière de l'infatigable Saint-Saëns au cours des dernières années son existence.

Parallèlement à la sortie du livre, une représentation de *Proserpine* de Saint Saëns sera donnée, après Munich et Bordeaux, le 11 octobre 2016 à l'Opéra Royal de Versailles.

Une centaine de concerts « Saint-Saëns » en préparation pour la saison 2016-2017 seront l'occasion de valoriser cette publication.

<http://www.actes-sud.fr>

Tchekhov, Correspondance choisie

Éditions Robert Laffont, Coll. « Bouquins », octobre 2016.

L'édition russe des lettres de Tchekhov (qui fait référence) a été publiée dans le cadre de l'édition académique des *Œuvres complètes* en 30 volumes, à Moscou, entre 1973-1983.

Elle comprend 12 volumes de lettres, soit un total de plus de 4500 lettres.

Il n'existe en France aucune édition disponible de cet ensemble.

Le seul volume de lettres existant aujourd'hui est *Lettres de Voyage, Moscou-Sakhaline-Moscou*, paru en 2009 chez l'Harmattan. Il ne concerne que quelques mois de la vie de l'écrivain. Les éditions Robert Laffont veulent établir un large choix parmi les 4500 lettres publiées en russe, de façon à obtenir un volume de la collection Bouquins d'au moins 1500 feuillets. La présentation sera chronologique. Les lettres seront choisies autant pour leur importance factuelle dans la biographie de l'auteur que pour leur ton, de manière à éclairer à la fois la lecture de son œuvre et les facettes parfois méconnues de sa personnalité. Elles témoigneront du regard qu'il portait sur une société en pleine évolution. Elles permettront de suivre l'élaboration du credo de l'homme et de l'artiste, la quête de liberté et de vérité.

Traduction : Nadine Dubourvieux, membre des Traducteurs Littéraires de France. En 2011 elle a notamment traduit le Tome II des *Œuvres en prose* de Marina Tsvetaeva (éditions du Seuil).

Cette traduction a été sélectionnée pour le prix Russophonie 2013.

« **Apollinaire, manuscrits, lettres et calligrammes** »

Éditions Textuel, octobre 2016

Édition établie par Peter Read. Publication de fac-similés des plus beaux manuscrits
150 fac-similés révèlent le geste du poète.

<http://www.editionstextuel.com>

« **Au bonheur des lettres 2** »

Éditions du sous-sol, octobre 2016

Anthologie établie et annotée par Shaun Usher, traduction Claire Debru.

L'ouvrage comprend 122 lettres d'amour, d'admiration, de chagrin, de conseils ou de mises en garde, écrites par autant de grands noms du cinéma, de la littérature, de la politique... ou de sublimes oubliés de l'Histoire.

<https://fr-fr.facebook.com/bonheurdeslettres>

« **Sad Paradise, la dernière route de Jack Kerouac** » de René Tanguy, **Correspondance inédite Jack Kerouac – Youenn Gwernig 1966-1969**

Éditions Locus-Solus, octobre 2016

Photographies de René Tanguy, avant-propos de Jean-Luc Germain, traductions d'Annaïg Baillard. Jack Kerouac rencontre le poète Breton Youenn Gwernig, à la fin de sa vie. Les lettres qu'ils échangent permettent à Kerouac de vivre sa dernière forte amitié avant de mourir, de retrouver le goût pour sa langue maternelle française et la passion de ses origines bretonnes. Leur relation fut profonde, elle s'illustre par de multiples virées dans le pays (Gwernig habite aux États-Unis de 1957 à 1969, et prend la double nationalité américaine) et par une correspondance nourrie dont un ouvrage donne pour la première fois l'intégralité en fac similé et en traduction. Les 25 lettres inédites sont des instantanés sans fard de deux poètes qui se reconnaissent.

René Tanguy est parti sur les pas de Jack Kerouac, aux États-Unis mais aussi au Canada et en Bretagne, où celui-ci avait recherché intensément jusqu'à la fin de sa vie les traces de ses ancêtres. L'ouvrage accompagne l'exposition « Beat Generation » au Centre Pompidou du 22 juin au 3 octobre 2016.

« **Le regard de l'occupant, Lettres inédites et journaux intimes des Allemands en France 1940-1944** »

Éditions Iconoclaste, octobre 2016

Un ouvrage d'Aurélié Luneau consacré à la correspondance des Allemands en France sous l'Occupation. Durant 4 ans, la France vit à l'heure allemande. 40 000 Allemands en 1940, 80 000 en 1941, près de 600 000 en 1942 sont présents sur le territoire français. Ils sont simples soldats, officiers ou civils. La plupart n'ont jamais quitté leurs villages et leurs villes. D'autres sont d'anciens soldats de la Première Guerre mondiale et retrouvent des paysages qu'ils ont déjà traversés. En 1940, tous sont fiers d'appartenir à une nation victorieuse. Ces hommes et quelques femmes écrivent à leur famille, rédigent des poèmes ou tiennent des journaux intimes. Au fil des mois et des années, l'incertitude comme la lassitude semble gagner. Peu à peu le soldat vainqueur de 1940, sûr de lui, celui qui jette souvent un regard sans concessions sur les Français, s'efface devant l'homme gagné par le doute.

<http://www.editions-iconoclaste.fr/>

Le chemin de fer du Yunnan

Éditions Elytis et Musée Guimet, octobre 2016

Édition établie Odile Bernard, Elisabeth Locard et Pierre Marbotte, d'après les correspondances et photographies d'Albert Marie et Georges-Auguste Marbotte.

Les aventures des deux « héros » de ce livre commencent en 1903 pour Georges-Auguste Marbotte et en 1904 pour Albert Marie. Elles ont pour cadre le Yunnan, province du sud-ouest de la Chine. Cette région devient à ce moment-là le théâtre de l'un des projets les plus ambitieux de ce début de siècle : construire un chemin de fer qui relierait le Tonkin de la colonie indochinoise, jusqu'à la capitale du Yunnan. Tout concourt à en faire un projet fou : le climat avec parfois de fortes précipitations, le relief tourmenté par de hautes montagnes, l'approvisionnement des matériaux sur les chantiers car il n'y a ni route, ni voie navigable, uniquement des sentiers que seuls peuvent parcourir des porteurs ou de petits chevaux, enfin, le recrutement de la main d'œuvre qui se révèle compliqué – il y a finalement jusqu'à 60000 hommes recrutés sur le chantier.

Albert Marie, issu d'un père ingénieur des chemins de fer, accepte l'offre d'emploi de la Compagnie Française des Chemins de Fer de l'Indochine et du Yunnan : il embarque en juin 1904 pour le Yunnan où il reste jusqu'en mai 1907.

Georges-Auguste Marbotte, comptable passionné de photographie, à l'esprit aventureux, part pour la Chine en juillet 1903, alors que sa femme Blanche est enceinte, pour participer aux travaux logistiques, sur une autre section à laquelle est affecté Albert Marie.

À plus de 10 000 kilomètres de leurs terres natales, à une distance épistolaire de trois mois, tous deux entament une longue correspondance avec leur famille, pour évoquer le chantier et la vie en Chine. Ils accompagnent leurs courriers de photographies et parfois d'objets qui évoquent à leur manière les joies et les moments difficiles, loin de leur patrie.

C'est grâce à leurs descendants Elisabeth Locard, Odile Bernard et Pierre Marbotte, qui ont conservé les centaines de lettres échangées et plus de 1500 photographies et plaques de verres, que le Musée Guimet peut réaliser ce beau-livre. C'est un document historique de premier plan qui met aussi en valeur la grande qualité esthétique des fonds photographiques, notamment celui de Georges-Auguste Marbotte, dont le petit-fils a légué l'intégralité au Musée Guimet.



AUTEURS

Nathalie Jungerman (ingénierie éditoriale
et rédactrice en chef indépendante)

Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

ISSN 1777-563

nathalie.jungerman@laposte.net

florilettres@laposte.net

ÉDITEUR FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale
FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17
fondation.laposte@laposte.fr



<http://www.fondationlaposte.org/>